

Colóquio Internacional: **Élisée Reclus e a**  
**Geografia do Novo Mundo**

6 a 10 de dezembro de 2011  
Laboratório de Geografia Política  
Departamento de Geografia - Universidade de São Paulo  
São Paulo – Brasil

**La géographie d'Élisée Reclus face à l'extermination des Amérindiens : enjeux scientifiques et politiques**

Federico Ferretti

Docteur en Géographie, Université Paris 1 Panthéon Sorbonne - UMR 8504 Géographie-Cités, Équipe  
E.H.GO Épistémologie et Histoire de la Géographie

*Introduction : une démarche historiciste ?*

Dans la littérature concernant Élisée Reclus (1830-1905), l'un des géographes européens les plus célèbres du 19<sup>e</sup> siècle, un aspect souvent abordé est celui du rapport entre ses idées politiques anarchistes et sa démarche géographique. C'est à propos de son approche du colonialisme européen, qui a eu lieu un intéressant débat entre les géographes.<sup>1</sup> Nous n'avons pas l'espace ici pour résumer exhaustivement l'état de la question, mais nous il faut souligner que l'œuvre de Reclus est énorme, et que l'analyser sans une lecture intégrale, ou du moins ample, de son corpus, risque d'engendrer des lectures préconçues et des anachronismes. Nous nous proposons donc d'apporter des matériaux utiles à ce débat, en analysant l'approche reclusien de l'extermination des natifs américains par les conquérants

---

<sup>1</sup> Entre ceux qui ont soupçonné Reclus de « colonialisme » : B. Giblin, « Élisée Reclus et les colonisations », *Hérodote*, 22 (1981), pp. 56-79 ; H. Nicolaï, « Élisée Reclus et l'Afrique », *Revue Belge de Géographie*, 1 (1986), pp. 95-108, C. Liauzu, « Élisée Reclus et l'expansion européenne en Méditerranée », in M. Bruneau, D. Dory (dir.) *Géographies des colonisations*, Paris, L'Harmattan, 1994, pp. 129-136 ; A. Baudouin, H. Green, « Reclus, a colonialist ? », *Cybergeo* (2004), <http://www.cybergeo.eu/index4004.html>. Pour une critique de cette affirmation : F. Deprest, *Reclus et la colonisation de l'Algérie*, Colloque international « Élisée Reclus et nos géographies. Textes et prétextes ». Lyon 7-9 Septembre 2005 (CD-Rom) ; F. Ferretti, « L'egemonia dell'Europa nella Nouvelle Géographie Universelle (1876-1894) di Élisée Reclus: una geografia anticoloniale? » *Rivista Geografica Italiana*, 117 (2010), pp. 65-92, <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00487181/fr/> ; Ph. Pelletier, *Élisée Reclus, géographie et anarchie*, Paris, Éditions du monde libertaire, 2009.

européens telle qu'elle résulte des derniers cinq volumes de son ouvrage majeur, la *Nouvelle Géographie Universelle* (dorénavant NGU), consacrés au Nouveau Monde. Nous consulterons aussi des autres ouvrages reclusiens tels que *L'Homme et la Terre*, pour éclaircir notre problème. En effet, on connaît la confiance de Reclus dans l'évolution et le progrès des techniques et des communications globales : comment arrive-t-il à concilier cela avec sa critique de la *Conquista* et du colonialisme ? Comment se rapporte-t-il, alors qu'il parle de « mélange » et « assimilation » entre européens et natifs, à l'historicisme qui caractérise la pensée européenne (et euro centrique) dominante ?

### *Amérique Septentrionale*

Reclus, dans la NGU, aborde le continent américain en partant de sa partie boréale. Donc, avant d'analyser la *Conquista* effectuée par les Espagnols et les Portugais, il doit se confronter avec la première colonisation historique effectuée par les Européens du Nord, parmi lesquels, à l'époque de l'écriture de l'ouvrage, les Anglais avaient la part belle dans le partage du monde entre puissances coloniales. Déjà dans le volume de la NGU consacré aux Iles Britanniques, Reclus expose une opinion très claire sur l'œuvre « civilisatrice » des colonisateurs anglo-saxons, une fois qu'ils venaient en contact avec les peuples premiers :

En beaucoup de contrées, malheureusement, les Anglais n'ont su que détruire, faire le vide. En Tasmanie, ils ont exterminé jusqu'au dernier indigène. Dans le continent australien, quelques tribus de naturels fuient encore devant eux comme des bandes de kangourous ; mais la première espèce de gibier est menacée de destruction prochaine. En Océanie, que d'îles ont été également dépeuplées par eux, et dans leurs colonies américaines, devenues maintenant les États-Unis, que de nations indiennes ils ont odieusement massacrées, sans parler de celles qu'ils ont fait périr par l'eau-de-vie et les vices d'importation européenne !<sup>2</sup>

En partant de l'Amérique du Nord, la loi générale que Reclus tire de son analyse historique est que, depuis les premières explorations médiévales des Vikings, le massacre accompagna partout le débarquement des Européens : « Comme les envahisseurs de toutes les nations d'Europe qui leur succédèrent, les pirates normands massacrèrent des indigènes pour le seul plaisir de répandre le sang : l'œuvre d'extermination commença dès l'arrivée des blancs ».<sup>3</sup>

C'est d'après les travaux ethnographiques de son frère et collaborateur Elie,<sup>4</sup> qu'Élisée Reclus analyse

---

<sup>2</sup> NGU, vol. IV, *Iles Britanniques*, Paris, Hachette, 1879, p. 359.

<sup>3</sup> NGU, vol. XV, *Amérique Boréale*, Paris, Hachette, 1890, p. 12-13.

<sup>4</sup> Jean-Pierre Michel Reclus dit Elie (Sainte-Foix-la-Grande 1827-1904).

les peuplades Inuit de l'Arctique américain, en inaugurant une démarche scientifique qui applique pour la première fois une démarche empathique envers des peuples que la généralité des traités scientifiques de l'époque présentait comme gens « sauvages » et « inférieures ». Elie Reclus en donne ainsi son explication : « N'hésitons-nous pas à affirmer qu'en nombre de tribus, dites sauvages, l'individu moyen n'est inférieur, ni moralement, ni intellectuellement, à l'individu moyen dans nos États dits civilisés (...) ces populations n'ont été décrites que par les envahisseurs, et ces qui pouvaient le moins les comprendre. »<sup>5</sup>

Dans la NGU Élisée Reclus, qui est conscient du caractère méprisant de la définition d'Esquimaux, alors que ces peuples se connaissent comme Inuit, c'est-à-dire « les hommes », ne cache pas sa sympathie pour la cause de ces « sauvages » et pour leurs institutions égalitaires. En abordant les autochtones de l'Alaska :

Ces indigènes, au nombre de quatre centaines environ, sont, comme la plupart des autres Eskimaux, en voie de diminution rapide, à cause de ce dépeuplement des mers que poursuivent les baleiniers américains (...) Il n'existe guère au monde d'hommes plus paisibles et plus doux que les Inuit de Point-Barrow. Ils n'ont point de chefs, élus ou héréditaires, et vivent en état de parfaite égalité (...) Les femmes jouissent d'une parfaite égalité avec les hommes.<sup>6</sup>

Reclus regarde avec intérêt l'égalitarisme de diverses sociétés Amérindiennes, par exemple l'institut, diffus chez les Peaux-Rouges, que les anthropologues ont appelé « la chefferie » : « Il est impossible de traduire le mot de -roi- dans un langage indien, car l'idée même qui répond à ce terme est absolument inconnue des Peaux-Rouges : le chef n'est autre que le –premier parmi ses égaux. »<sup>7</sup> Concernant le statut de la femme on peut dire que chez Reclus, militant de l'émancipation féminine en Europe, l'appréciation de la parité dont les femmes jouissent chez divers peuples natifs va de l'Arctique à la Patagonie, où les Araucans « traitent bien leurs femmes, comme les autres aborigènes, car jamais épouse indienne ne fut frappée. »<sup>8</sup>

Sur l'autre côté de la médaille, le géographe analyse avec scrupule tous les dégâts matériels et moraux que l'asservissement imposé par les envahisseurs de toutes nationalités provoquait sur les peuples indigènes. Dans le Nord, on peut partir de l'exemple des Iles Aléoutiennes : « Tant qu'ils furent indépendants, les Aléoutes étaient un peuple joyeux ; mais depuis l'asservissement que lui ont imposé

---

<sup>5</sup> Elie Reclus, *Les primitifs*, Paris, Chamerot, 1885, p. XIII-XIV.

<sup>6</sup> *NGU*, vol. XV, cit., p. 223.

<sup>7</sup> *NGU*, vol. XVI, *Les Etats-Unis*, Paris, Hachette, 1892, p. 45.

<sup>8</sup> *NGU*, vol. XVIII, *Amérique du Sud, les régions Andines*, Paris, Hachette, 1893, p.762.

les Russes, ils sont devenus tristes. Il n'est pas d'indignités qu'on ne leur ait fait subir. »<sup>9</sup> En grand anticipe sur les célèbres élaborations de Jared Diamond,<sup>10</sup> Reclus aborde l'aspect biologique de l'extermination, en citant des sources vernaculaires qui démontrent la conscience indigène du danger des maladies emportées par les conquérants. Il affirme que les Européens « méritent le nom que leurs donnent les Tineh de l'Amérique Boréale : Ewie Daetlini - ceux qui traînent la mort après eux. »<sup>11</sup>

Concernant les chasseurs-pêcheurs de l'Amérique Boréale, Reclus ne manque pas de citer les prépotences qu'ils ont subies par des autres peuples indigènes plus belliqueux, comme les Peaux-Rouges canadiens, ensuite traités de la même manière par les colons Français et Anglais : « Les colons d'Europe les refoulent comme ils avaient eux-mêmes refoulé ou exterminé les Inuit ou Skrällinger qui, sous le nom d'Eskimaux, vivaient encore au siècle dernier sur le golfe de Saint-Laurent. »<sup>12</sup>

Les Peaux-Rouges sont l'objet de chapitres spécifiques, à la fois dans le volume de la NGU consacré aux États-Unis et dans *L'Homme et la Terre*. Le génocide de ce peuple est abordé de façon très explicite : Reclus s'attache d'abord aux justifications de ceux qui voient l'extinction des naturels comme une conséquence « inévitable » de leur rencontre avec les « civilisés ».

Quelques théoriciens de la force brutale, heureux d'échapper à un remords, ont excipé d'une prétendue loi d'après laquelle une race « inférieure » devrait nécessairement disparaître au contact d'une race « supérieure ». La présence du blanc suffirait pour que le rouge se trouvât frappé à mort dans sa personne ou dans sa descendance. Loi commode, qui permettrait au colon d'agir à son aise avec les indigènes, en rejetant sur la fatalité les effets de ses propres agissements : spoliation, cruauté, tromperie deviendraient ainsi des formes presque justifiables de la lutte pour l'existence ! Mais cette loi n'existe point.<sup>13</sup>

Concernant les maladies, si les premiers explorateurs étaient sans doute inconscients du danger des germes qu'ils transmettaient aux indigènes, depuis un certain moment ce fait fut empiriquement connu. Reclus dénonce alors la diffusion volontaire de maladies effectuée par les colons.

Sans doute on peut citer des exemples de maladies meurtrières, rougeole, variole et autres, qui ont décimé, par fois même presque entièrement détruit, des peuplades d'aborigènes; mais on sait aussi que maintes fois ces épidémies furent déchainées sciemment par l'envoi des haillons souillés (...) On sait comment les visages pâles s'y sont pris pour débarrasser de ses hôtes la terre dont ils voulaient s'emparer. A l'égard des malheureux, c'est dans toutes les

<sup>9</sup> NGU, vol. XV, cit., p. 226.

<sup>10</sup> J. Diamond, *Guns, Germs and Steel, the fates of human societies*, London, J. Cape, 1997.

<sup>11</sup> É. Reclus, *L'Homme et la Terre*, vol. V, Paris, Librairie Universelle, 1905, p. 329.

<sup>12</sup> NGU, vol. XV, cit., p. 477.

<sup>13</sup> NGU, vol. XVI, cit., p. 679.

colonies à peu-près la même histoire de fraudes, de violences et de cruautés systématiques. En Virginie, aussi bien que dans les Carolines, à New York et dans la Nouvelle Angleterre, les blancs de toute race et de toute religion ne se firent aucun scrupule de tromper les Indiens de mille façons, de les corrompre en favorisant leur penchant à l'ivrognerie, de les exciter les uns contre les autres, de leur déclarer des guerres injustes et de massacrer, même de brûler, les prisonniers. Dans plusieurs colonies, des lois formelles autorisèrent l'esclavage perpétuel des Peaux-Rouges capturés à la guerre et la vente des enfants, comme « païens et fils du diable », aux planteurs des Bermudes. Quand une épidémie sévissait contre les Blancs, on y voyait l'effet de la colère divine ; quand elle décimait les Indiens, elle était une bénédiction du haut.<sup>14</sup>

Reclus distingue, à propos des États-Unis, entre la période précédant l'Indépendance et la période suivante, lorsque on essaya de donner une veste légale à l'expropriation des terres indiennes, et à instituer des réserves et des subsides pour les « protéger ». Reclus ne manque pas d'ironiser sur ces mesures, qu'il considère hypocrites.

Dans quelques colonies, la guerre était sans trêve ni merci, on traquait les sauvages comme bêtes fauves ; on mettait leurs têtes à prix comme celles des loups et des vipères. Couvertes de leurs cadavres, les plus belles campagnes de l'Amérique du Nord, celles du Kentucky, devinrent pour les Indiens « le sol sombre et sanglant » (...) Dans les premiers temps de la colonisation, les massacres se faisaient sans scrupules hypocrites (...) Heureux parmi les Indiens ceux qui, après avoir touché tout ou partie du prix de vente des terres, sont laissés à eux-mêmes dans leurs réserves et ne dépendent pas, pour leur vie journalière, de la sollicitude du gouvernement fédéral.<sup>15</sup>

Le géographe observe que non seulement la contagion des germes, mais aussi celle de l'économie et des mœurs des Blancs, avait sur les Indiens des effets de démoralisation passant par la crise de l'institut de la chefferie, et par l'abolition des propriétés communes originelles :

A l'époque de leur liberté, le pouvoir monarchique était complètement inconnu des Indiens, ils avaient pour « chefs » des hommes de confiance devenus populaires à cause de leur courage, de leur adresse ou de leur prudence. Maintenant ces chefs sont devenus peu à peu des maîtres, auxquels on s'adresse spécialement pour toutes les transactions commerciales ou militaires ; leurs intérêts, désormais distincts de ceux de leurs sujets, les portent à s'enrichir aux dépens d'une foule avilie (...) « L'homme blanc, le whisky, la variole, la poudre et les balles, l'extermination ! » répète un des proverbes indiens (...) Un décret présidentiel suffit donc pour enlever des millions de kilomètres carrés aux indigènes et pour faire d'eux, s'ils ne savent s'accommoder au nouveau milieu, des intrus, des « forbans » sur la terre de leur patrie.<sup>16</sup>

---

<sup>14</sup> Ibid., p. 679-680.

<sup>15</sup> Ibid., p. 681-682.

<sup>16</sup> Ibid., p. 683-684.

En se préoccupant de l'actualité du problème indien aux États-Unis et au Canada, et du futur de ces communautés, Reclus étudie leur distribution résiduelle sur le territoire, en faisant dessiner des cartes thématiques consacrées aux réserves.<sup>17</sup> Il ne manque pas de raconter à ses lecteurs les révoltes indigènes, et la dramatique répression suivante, ou quelque fois « préventive ». En 1890,

des danses magiques furent considérées comme une rébellion des Sioux. Un de leurs chefs plus fameux, Sitting Bull ou le « Taureau Assis », fut arrêté dans sa tente, à Standing Rock, dans le Dakota du Nord, et tué avec nombre de ses compagnons pendant la bagarre qui suivit sa capture. Dans le Dakota du Sud, à Wounded Knee, la répression fut plus terrible : on commença par désarmer les hommes, puis on les massacra, ainsi que les femmes et les enfants qui s'enfuyaient.<sup>18</sup>

Reclus, cependant, en ligne avec son idée du mélange ethnique universel, espère en une « assimilation graduelle »<sup>19</sup> qui permette aux Indiens survivants et à leurs descendants d'acquérir les mêmes droits que les citoyens Américains. Dans son dernier ouvrage, *L'Homme et la Terre*, il revient sur les mêmes problématiques, en ajoutant en plus le sarcasme sur les valeurs « religieux » des fondateurs de la société américaine.

On sait que, bien avant le massacre des peuples chasseurs en fuite vers le Far West, mainte peuplade de Peaux-Rouges fut systématiquement exterminée et que, notamment, les « Puritains » de la Nouvelle-Angleterre s'adonnèrent à cette œuvre de haine avec un zèle religieux (...) et c'est uniquement afin de s'emparer de leurs terres sans les payer, ou simplement par l'effet d'une brutalité féroce, par l'entraînement furieux de la guerre, qu'ont eu lieu les refoulements d'Indiens accompagnés de tueries. Souvent même on procéda systématiquement à la suppression de la race par la propagation de maladies contagieuses et surtout par la distribution de mauvaises eaux-de-vies. A cet égard la foule cruelle aime à répéter un proverbe ironique : « Le mauvais whisky fait de bons Indiens ! » C'est-à-dire qu'il les tue.<sup>20</sup>

Reclus souligne enfin les diverses stratégies de résistance mises en place par des peuples qui « ne veulent pas mourir »<sup>21</sup> et qui essayent de survivre, tout en gardant leur culture, prenant pour refuges des endroits reculés où émigrant dans pays, comme le Canada ou le Mexique, où la tolérance est un peu

---

<sup>17</sup> *NGU*, vol. *XV*, p. 394; vol. *XVI*, p. 687.

<sup>18</sup> *NGU*, vol. *XVI*, cit., p. 687.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 688.

<sup>20</sup> É. Reclus, *L'Homme et la Terre*, vol. *VI*, Paris, Librairie Universelle, p. 98-99.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 101.

majeure. Reclus cite enfin un cas de « résistance culturelle » plutôt original, celui de l'Indien Sequiah, inventeur de l'alphabet Cherokee. Ces cas est cité aussi dans l'ouvrage de J. Diamond, mais c'est Reclus qui en saisit la valeur politique et identitaire, alors qu'il connaît bien la lutte contemporaine des socialistes et des anarchistes européens pour l'alphabétisation populaire.

Les Tcheroki nous en donnent encore un exemple. L'un d'eux, Sequiah, ayant compris la puissance intellectuelle que le livre assurait aux blancs, oppresseurs de sa race, il voulut aussi relever les siens dans la communion de la pensée écrite, reproduite par l'impression, mais il crut qu'un syllabaire, au lieu d'un alphabet, conviendrait au génie de sa langue, et ses contribuables, consultés par lui en grand conseil, ayant partagé son avis, il fut décidé que désormais les journaux et les actes de la nation seraient écrits au moyen des signes de Sequiah : en trois mois, tous les Tcheroki étaient devenus des lettrés dans leur idiome.<sup>22</sup>

### *Amérique Centrale*

Le volume XVII de la NGU, consacré à l'Amérique Centrale et aux Antilles, premier théâtre de la *Conquista*, contient 33 occurrences du mot « massacre » et ses dérivés ; on y trouve 24 fois le mot « extermination » et 2 fois le mot « tuerie ». Déjà dans le chapitre des *Généralités* sur l'Amérique, le géographe anarchiste présente l'entreprise de Christophe Colomb de façon non exactement apologétique. Reclus définit ainsi le Génois : « le premier Européen qui visita le Nouveau Monde, il fut aussi le premier planteur qui asservit les indigènes et les fit périr à son service. »<sup>23</sup> Mais cela ne correspond pas à un' apologie de l'état sauvage, ou à quelques remords pour la découverte de l'Amérique en soi, car d'après Reclus la connaissance est toujours utile.

Le moyen âge se serait prolongé, la mort intellectuelle et morale en eût été la conséquence probable. Mais quelle secousse pour l'esprit humain, quelle incitation à l'étude et aux progrès de toute sorte, quand l'homme put constater, par le témoignage décisif des sens, que sa Terre flottait dans l'éther, planète parmi les planètes, l'une des molécules errant par myriades dans l'infini ! L'influence qu'exercèrent les découvertes de l'âge colombien fut grande par les connaissances directes qu'elle valut à l'humanité : elle fut bien plus grande encore par leur action indirecte pour l'émancipation intellectuelle.<sup>24</sup>

C'est ne pas des explorations, mais des conquêtes que Reclus prend les distances, sans oublier les responsabilités de ce qui ont fourni des prétextes religieux pour les exterminations.

---

<sup>22</sup> Ibid., p. 104.

<sup>23</sup> NGU, vol. XV, cit., p. 19.

<sup>24</sup> Ibid., p. 71.

L'arrivée de Colomb sur le sol du Nouveau monde, cet événement qui, au point de vue de l'histoire générale, paraît être le fait glorieux par excellence, fut pour les habitants des Antilles le signal de la disparition en masse. Poursuivés par les dogues, puis baptisés de force et devenus ainsi les « frères spirituels » des Espagnols, mais condamnés en même temps à tous les travaux, corvées d'approvisionnement, exploitation des mines, culture des plantations, attachés à la glèbe et repartis par troupeaux entre les conquérants, enfin soumis à l'Inquisition, les malheureux ne furent bientôt qu'une horde d'esclaves. Española, Cuba, où les indigènes se pressaient par centaines de milliers, furent transformées en solitudes, on vit des tribus entières renoncer à toute civilisation, se réfugier dans les forêts et revivre de la vie bestiale des ancêtres : on en vit d'autres se suicider pour échapper à l'atroce domination de l'étranger (...) Les crimes des Antilles se renouvelèrent en maintes contrées de l'Amérique du Nord et du Sud. On sait combien peu coûtait le sang humain aux Cortes et aux Pizarro : c'est par centaines de mille que se firent les meurtres ; maint district fut complètement dépeuplé. Et ce ne sont pas les Espagnols seuls qui se livrèrent à ces égorgements : tous les conquérants, à quelque race qu'ils appartenissent, ont pris part à ces boucheries. Ceux qui ont versé le moins de sang, les Portugais par exemple, le doivent non à leur esprit de bienveillance et d'équité, dont ils n'ont d'ailleurs point fait preuve dans les Indes orientales, mais à leur établissement dans un pays où ils ne trouvaient devant eux que des tribus errantes, fuyant au loin dans les forêts. Là où le massacre n'eut pas lieu, le refoulement graduel s'accomplit, produisant les mêmes effets.<sup>25</sup>

Diversement de la situation analysée dans l'Amérique Septentrionale, les civilisations écrasées par les Espagnols en Amérique Centrale, d'après Reclus, n'avaient guère de « inférieur » face aux connaissances répandues dans l'Europe de l'époque.

Les Mexicains, habiles ingénieurs, avaient construit des digues, chaussés, canaux, aqueducs, égouts ; ils possédaient de belles routes, sur lesquelles les courriers faisaient un service de poste auprès duquel les institutions analogues de l'Europe étaient encore rudimentaires ; ils savaient travailler l'or, l'argent, le cuivre et autres métaux ; leur science astronomique était telle, qu'ils avaient su diviser leur année en dix-huit mois de vingt jours, avec cinq jours complémentaires, de manière à lui donner exactement 365 jours. Enfin, ils peignaient et sculptaient leurs annales, se servaient même de caractères hiéroglyphiques : tous ces produits de l'art et de la science furent considérés par les prêtres ignorants de l'Espagne comme les œuvres du démon et livrés aux flammes.<sup>26</sup>

Une autre différence concerne la survivance de l'élément indien dans l'Amérique Centrale et Méridionale. Tandis que dans les États-Unis le pourcentage des Indiens sur la population totale était désormais minime, dans diverses régions de colonisations hispanique les Amérindiens avaient connu une reprise démographique après le premier choc, et dans divers cas les deux peuples s'étaient fondus.

---

<sup>25</sup> Ibid., p. 73.

<sup>26</sup> Ibid., p. 74.



Cela a de l'intérêt pour Reclus, car ses propositions antiracistes voient exactement le mélange universel des « races » (à l'époque on employait encore ce mot, mais pas forcément avec des connotations racistes, comme l'on voit dans ce cas) comme l'une des solutions possibles pour assurer à l'humanité un avenir pacifique.

Quelles que soient les prétentions, il ne saurait exister dans l'Amérique latine de race vraiment pure, puisque les premiers immigrants européens, du Mexique au Chili, prenaient presque tous femme parmi les indigènes (...) On peut évaluer à une trentaine de millions les Américains qui, par le mélange des sangs, appartiennent à la fois aux deux races, dites « blanche » et « rouge » d'après les primitives nuances de la peau.<sup>27</sup>

Dans le volume XVII, Reclus revient sur la même différence, en remarquant que la fusion a été plus simple avec les colons néolatins (notamment d'origine ibérique) qu'avec les anglo-saxons.

Les États-Unis ne sont, pour ainsi dire, qu'une annexe de l'Ancien Monde. Par leur population, blanche et noire, ils reproduisent l'Europe et l'Afrique dans un autre continent ; les éléments aborigènes n'y sont représentés que dans une mesure relativement très faible, et les tribus qui n'ont pas été massacrées ou qui ne se sont pas fondues dans la masse des autres habitants sans laisser de vestiges, vivent encore à l'état sauvage en des enclaves plus ou moins respectées. Dans l'Amérique espagnole, au contraire, le gros de la population se compose d'Indiens hispanifiés qui, tout en recevant la civilisation européenne et en se mêlant aux races de l'Ancien Monde, n'en sont pas moins les représentants de l'ancienne race américaine. Les néo-saxons ont détruit ou repoussé les populations indigènes, les néolatins les ont assimilés.<sup>28</sup>

Reclus, pour écrire les derniers trois tomes de son ouvrage, tous consacrés à l'Amérique Latine, avait travaillé longtemps dans les archives et bibliothèques de Lisbonne, Madrid, Séville et Salamanque,<sup>29</sup> où il avait accès non seulement aux sources historiques concernant la *Conquista*, mais aussi aux textes reportant les débats de l'époque, lorsque par exemple les théologiens se demandaient si les Indiens avaient une âme. Reclus cite notamment l'ouvrage dudit « défenseur des Indiens », Bartolomé de las Casas.

D'après Bartolomé de las Casas, «les chrétiens causèrent par leurs tyrannies et œuvres infernales la mort de plus de douze millions d'âmes, peut-être même plus de quinze millions, hommes, femmes et enfants». Quel que soit le degré d'approximation auquel le fameux « défenseur des Indiens » ait pu atteindre dans cette effrayante évaluation, il est

---

<sup>27</sup> Ibid., p. 76.

<sup>28</sup> *NGU, vol. XVII, Indes Occidentales*, Paris, Hachette, 1891, p. 14.

<sup>29</sup> Voir la longue correspondance avec Charles Schiffer, Bibliothèque Publique et Universitaire de Neuchâtel, MS 1991/10.

certain que les massacres et l'oppression mirent à peu près fin à la race dans les Antilles, tandis que les peuples et tribus du Mexique et de l'Amérique Centrale continuèrent de subsister. Il fallut donc peupler de gens d'une autre race les îles de cette « mer des Caraïbes » où l'on ne trouve plus de Caraïbes, et des nègres vinrent remplacer les Indiens. C'est par millions qu'on importa les esclaves africains pour coloniser le pays au lieu des millions d'indigènes massacrés ; mais aucune suite de documents précis ne permet d'évaluer à combien de têtes s'éleva, pendant plus de trois siècles, l'introduction de ce bétail humain. Quelques auteurs ont parlé de dix ou quinze millions d'individus ; en tout cas, la traite a certainement coûté à l'Afrique, par les guerres qu'elle a suscitées, un plus grand nombre de vies humaines.<sup>30</sup>

Reclus essaie donc d'évaluer le nombre des Indiens morts à cause de la *Conquista*. Jusqu'à aujourd'hui aucun historien de la démographie ne peut se déclarer sûr d'une évaluation précise des millions d'Amérindiens qui périrent lors de leur premier contact avec les Européens, mais les dernières études considèrent sous-estimés les chiffres fournis par Las Casas, en les reportant autour des 30-40 millions.<sup>31</sup> Reclus a aussi l'occasion de citer des témoignages directs des massacres qui eurent lieu dans chaque contrée, en référant systématiquement les données dont il dispose.

Les conquérants espagnols firent au Mexique ce qu'ils avaient fait dans les Antilles : ils massacrèrent les indigènes qui résistaient et soumièrent les survivants à un régime d'esclavage sans pitié. « Une longue expérience, dit Pierre Martyr Anghiera, a démontré la nécessité de priver ces hommes de la liberté et de leur donner des guides et des protecteurs ». Grâce à ces « protecteurs », des provinces se trouvèrent presque entièrement dépeuplées en moins d'une génération. Le siège de Mexico, «où les hommes étaient aussi nombreux que les étoiles dans le ciel et les grains de sable au bord de la mer», coûta la vie, dit-on, à 150.000 personnes. De même, d'après Pimentel, la province de Nueva-Galicia, qui est devenue l'État de Jalisco, aurait vu sa population de 450.000 Indiens réduite à 12.600.<sup>32</sup>

Dans le nord du Mexique, les propriétaires avaient combattu, jusqu'à des temps récents, une guerre d'extermination contre les Apaches et d'autres peuples indiens. Reclus ne manque pas de remarquer l'origine « européenne » de l'habitude de reporter le scalp ou autre partie du corps de l'ennemi tué.

Conscients de leurs origines indiennes, les gens du peuple se sentaient fiers des exploits de leurs frères encore sauvages, et souvent chansonnèrent les infortunes des propriétaires courant vainement à la recherche de leurs troupeaux. Pour se débarrasser des voleurs apaches, on décréta contre eux une guerre d'extermination. On mit leur tête à prix ; une prime de 200 piastres payait la chevelure et la paire d'oreilles d'un guerrier ; l'Indienne, enlevée

---

<sup>30</sup> *NGU*, vol. XVII, cit., p. 12.

<sup>31</sup> M. Livi Bacci, *Conquista: la distruzione degli indios americani*, Bologna, Il Mulino, 2005.

<sup>32</sup> *NGU*, vol. XVII, cit., p. 107.

vivante, valait 150 piastres ; on donnait le même prix pour le jeune garçon vif et 100 piastres pour son cadavre.<sup>33</sup>

Le sarcasme contre les récits des conquérants qui magnifient les merveilles de ce qu'ils vont détruire, est présent en plusieurs passages de la NGU.

« La cité de Churultecal -ainsi la nomme Cortés- contient vingt-mille maisons dans le corps de la ville et autant dans sa banlieue du haut de l'un des temples j'ai compté plus de quatre cents tours, toutes appartenant à d'autres sanctuaires. » Mais quelques jours à peine après avoir contemplé ce panorama de la ville, le conquérant se mettait à l'œuvre de destruction par le massacre et l'incendie.<sup>34</sup>

En procédant en direction Sud, le géographe rencontre des civilisations qui ont survécu au massacre et dont la langue et l'identité sont ressuscitées enfin, englobant aussi les descendants des envahisseurs, d'après l'aphorisme horatien *Graecia capta ferum victorem cepit*.

Les Maya se sont plus vaillamment maintenus contre les Espagnols que la nation des Aztèques du reste, ils avaient atteint, paraît-il, dans les âges précolombiens, un degré plus haut de civilisation ; quoique Colomb n'ait point visité les Maya, leur réputation était venue jusqu'à lui. L'œuvre d'extermination racontée par Las Casas et Diego de Landa fut terrible, la race avait presque disparu ; cependant elle a repris peu à peu et, malgré leur petit nombre, les Maya vaincus n'ont point abdiqué leur langage : on dit même que la plupart de ceux qui connaissent l'espagnol refusent de le parler. Le fait est que dans le Yucatan les conquérants finirent par être conquis dans les campagnes, la langue maya est d'un usage général, si ce n'est aux alentours de Campeche ; dans les districts de l'intérieur, les descendants des Espagnols ont en grand nombre désappris le parler de leurs aïeux.<sup>35</sup>

Reclus était connu en France, depuis ses premières publications dans *La Revue des Deux Mondes*, comme l'un des avocats des Noirs américains dans leur lutte contre l'esclavage,<sup>36</sup> donc il n'est pas surprenant qu'il focalise son attention sur l'esclavage auquel on avait soumis d'abord les Amérindiens de l'Amérique Centrale dans les plantations des Antilles, au coût du dépeuplement de vastes régions.

On sait que le manque presque absolu de population indienne sur les côtes atlantiques, du Yucatan au Nicaragua, est dû aux traitants espagnols. Lorsque les indigènes de Cuba et d'Espanola eurent été exterminés par les propriétaires, sans que la traite des noirs fournît encore un nombre suffisant de travailleurs, les planteurs de ces îles cherchaient à recruter leurs chiourmes par l'importation des « Caraïbes », c'est-à-dire des Indiens de toute race qui peuplaient les

---

<sup>33</sup> Ibid., p. 124.

<sup>34</sup> Ibid., p. 201.

<sup>35</sup> Ibid., p. 250.

<sup>36</sup> É. Reclus, *Les États-Unis et la Guerre de Sécession: articles publiés dans la Revue des Deux Mondes*, Paris, CTHS, 2007.

îles et la terre ferme et que l'on accusait de tous les crimes et de cannibalisme afin de ne pas avoir à se reprocher leur asservissement. La chasse à l'homme se fit surtout le long des côtes du golfe de Honduras (...) Lors de l'arrivée des Espagnols, la résistance des indigènes du Honduras fut courageuse et tenace; du moins, dans l'intérieur des terres, ne furent-ils pas exterminés, tandis que sur le littoral et sur les rives des fleuves navigables les pirates enlevèrent, on le sait, les habitants pour les vendre comme esclaves dans les plantations des Antilles, où ils devaient tous périr.<sup>37</sup>

L'histoire écrite par les Européens, normalement, raconte quelque chose des peuples « précolombiens » les plus célèbres, tels que les Aztèques et les Incas, mais dit très peu des autres, faisant apparaître des « vides » dans les cartes géographiques. Cependant, là aussi il y avait des civilisations, et là aussi il y a eu des massacres, comme dans le cas du Nicaragua.

La dépopulation se fit dans le Nicaragua sinon d'une manière plus atroce, du moins en des proportions plus vastes encore que dans le reste de l'Amérique Centrale, car dans cette région cultivée des isthmes les habitants n'avaient aucun lieu de refuge. Plus les Indiens étaient nombreux, plus les massacres faisaient de vides dans ces multitudes. Même dans le Nicaragua oriental, voisin de la mer des Caraïbes, les tribus indiennes couvraient de leurs villages maintes régions entièrement dépeuplées depuis par les pirates. C'est ainsi que du Mico à l'estuaire de Blewfields on retrouve d'anciens cimetières, des fragments de poteries, des pierres sculptées, même des effigies humaines. Les demeures espagnoles que l'on rencontre en descendant le cours du Mico sont construites avec les débris des bâtisses indiennes.<sup>38</sup>

Abordant la région des Antilles, Reclus remarque que le massacre a eu comme conséquence la totale extinction des peuples d'îles entières, car l'espace était trop restreint pour échapper. Dans le cas de l'île d'Hispaniola-Haïti, on trouve précisément la description de ce qu'aujourd'hui on appelle « un génocide ».

Colomb parle de ce peuple en termes qui ont été rarement appliqués à d'autres hommes. « Ils aiment leurs prochains comme eux-mêmes, dit-il ; leur parler, toujours aimable et très doux, est accompagné de sourires. » Et pourtant celui même qui leur rendait un si haut témoignage commença l'asservissement de ces Indiens par la ruse et la violence. Ses compagnons et ses successeurs le dépassèrent en cruauté, et l'on vit des Espagnols se faire un passe-temps de lancer leurs bouledogues contre les indigènes, déchirés ou vivants. En vain les malheureux se révoltèrent, la guerre ne fit que hâter les massacres. On raconte que pour en finir plus vite de leur misérable existence, les Haïtiens désespérés jurèrent de ne plus laisser naître d'enfants : ce fut le suicide de la race entière. En un demi-siècle, la nation qu'avaient trouvée les Espagnols et qu'ils brûlaient du désir de « convertir à la vraie foi » n'existait plus, ou du moins le peu qui

---

<sup>37</sup> *NGU, vol. XVII, cit., p. 366, 465.*

<sup>38</sup> *Ibid., p. 507.*

en restait s'était fondu avec d'autres éléments ethniques, noirs ou blancs.<sup>39</sup>

Dans le cas des Petites Antilles, Reclus n'épargne pas ses compatriotes, car les Français partageaient la responsabilité de la disparition de maintes peuplades indigènes.

De même que les Caraïbes avaient exterminé les Araouaques, de même les blancs, Espagnols, Français, Anglais, exterminèrent à leur tour les Caraïbes. L'histoire de chaque île, notamment celle de la Martinique, de Dominica, de Sainte-Vincent, est le récit du massacre des indigènes, et maintenant il ne reste plus qu'un petit nombre de Caraïbes métissés, vivant dans ces trois îles, en des vallons écartés des montagnes.<sup>40</sup>

Dans le cas de Saint Christophe, c'est avec leurs rivaux anglais que les sujets du roi Louis se disputèrent le peu enviable privilège de tuer le dernier indigène.

Warner et ses compagnons, débarqués en 1625, et les aventuriers français, conduits par le Normand d'Esambuc, qui vinrent deux années après, et non le même jour, comme on le répète d'ordinaire, se liguèrent contre les premiers occupants, les pourchassèrent et, après les avoir refoulés dans l'intérieur, finirent par les exterminer complètement : il n'en reste plus dans l'île qu'une pierre écrite dont les inscriptions n'ont point été déchiffrées.<sup>41</sup>

### *Amérique Méridionale*

Depuis son voyage à la Sierra Nevada de Sainte-Marthe en Colombie de 1856-57, Reclus a été toujours sensible à la contradiction entre l'idée de « peuples civilisés » et les méfaits qu'on consommait en nom de cette civilisation prétendue supérieure. En parlant des Indiens de Sainte-Marthe, le futur géographe observe que :

Le commerce, tel qu'il est compris aujourd'hui, saura-t-il, en échange de leur paix, leur donner autre chose qu'une servitude déguisée, la misère et les joies sauvages puisées dans l'eau-de-vie ? Trop souvent déjà, le beau mot de civilisation a servi de prétexte à l'extermination plus ou moins rapide de tribus entières. Attendons pour entraîner celles-ci dans le grand mouvement commercial des peuples que nous puissions leur apporter sur nos bâtiments plus de bonheur, la justice et la vraie liberté.<sup>42</sup>

A propos de l'Amérique centrale et méridionale, Reclus propose plusieurs fois un parallèle entre la

---

<sup>39</sup> Ibid., p. 743-744.

<sup>40</sup> Ibid., p. 851.

<sup>41</sup> Ibid., p. 868.

<sup>42</sup> É. Reclus, *Voyage à la Sierra Nevada de Sainte-Marthe : paysages de la nature tropicale*, Paris, Hachette, 1861, p. 35.

résistance des Indiens et les révoltes des esclaves *marrones*, avec lesquels ils partagent souvent le lieu géographique où les fuyards peuvent chercher asile : la forêt tropicale. Dans les colonies espagnoles de Cuba, où il n'y avait plus d'indigènes, les révoltes des esclaves causèrent l'alliance de blancs de différentes classes sociales.

Même les blancs des deux castes se réconcilièrent soudain en 1812, quand on apprit que les nègres du district oriental s'étaient soulevés près de Holgui et de Bayamo. Les planteurs de Puerto-Principe, à la tête des esclaves fidèles, firent des battues contre les nègres marrons, les cernèrent dans les forêts et les massacrèrent; le chef, Aponte, fut réservé pour la pendaison avec huit de ses camarades. L'esclavage, c'est-à-dire la complicité forcée des Espagnols et des créoles dans les crimes de la traite et de l'exploitation des noirs, était le lien qui rattachait l'île toujours fidèle à la mère patrie<sup>43</sup>.

Plus heureux étaient les esclaves révoltés des Guyanes, qui grâce à la protection de la forêt ont donné vie à des républiques noires durables, décrites par Reclus avec sympathie.

Des républiques de nègres se sont fondées dans les trois Guyanes côtières, Anglaise, Hollandaise et Française, mais c'est dans les bassins des rivières Suriname et Maroni que se sont établis les groupes les plus nombreux (...) Les communautés vivent en paix, sans que des ambitions rivales se disputent le pouvoir : égaux en bien-être, tous les nègres de brousse sont égaux en droit.<sup>44</sup>

Dans la NGU, les récits des exterminations reprennent à propos de la Colombie, où « les massacres, le travail excessif, les épidémies et surtout le dégoût de vivre firent périr les habitants par centaines de milliers. »<sup>45</sup> Dans la presqu'île de Goajira, Reclus raconte d'une insurrection victorieuse d'Indiens, qui venaient cependant de se christianiser ; ce qui les éloigna de la nouvelle fois furent les attitudes pas trop « pieuses » de certains missionnaires :

L'avidité et surtout la luxure des « civilisateurs » les poussèrent à la révolte. A la suite d'un enlèvement de femmes Goajiras, les tribus se soulevèrent (...) C'était vers la fin du seizième siècle, et depuis cette époque les Goajiros, renonçant solennellement à la religion de leurs ennemis, ont vécu libres dans leurs grandes savanes et leurs vallées de montagnes.<sup>46</sup>

---

<sup>43</sup> NGU, vol. XVII, cit., p. 680.

<sup>44</sup> NGU, vol. XIX, *L'Amazonie et la Plata*, Paris, Hachette, 1894, p. 48-52.

<sup>45</sup> NGU, vol. XVIII, p. 292.

<sup>46</sup> Ibid., p. 310.

De l'autre côté des Andes, les Conquistadores marchaient, dans ce même siècle, à la conquête des trésors des Incas. En Ecuador, à Riobamba, Reclus réfère de comment les soldats empiétèrent contre une ville dont les défenseurs s'étaient enfuis sans opposer aucune résistance. « La conquête était finie ; il ne restait plus qu'à massacrer les indigènes et à piller les temples et les tombeaux. »<sup>47</sup> En Pérou, les chasses aux Indiens, d'après le géographe, se sont poursuivies cependant jusqu'à des périodes récentes, sous prétexte de la prétendue anthropophagie de certains entre eux.

De leur côté, les colons blancs ou métis s'autorisent de ces récits, plus ou moins véridiques, pour traiter les Cachibos comme autant de bêtes fauves et les massacrer sans remords ; d'ailleurs, dans une expédition de chasse, ils ne se donnent guère la peine de s'assurer quels Indiens ils mettent en toue : Cachibos ou non, tous sont dits anthropophages.<sup>48</sup>

Cependant, dans les parties centrales et méridionales de la cordillère des Andes, le géographe remarque des autres épisodes de résistance culturelle indienne, notamment dans les aires linguistiques des Quechuas et des Aymaras. Sur ces hauts plateaux, la langue des indigènes « ne recule point devant les empiètements de l'espagnol : au contraire, les Espagnols apprennent le quichua. »<sup>49</sup> Dans le dernier volume de la NGU, le XIX, consacré au Brésil et aux pays de la Plata, Reclus est plus avare de commentaires sur la répression des Indiens. Cela s'explique probablement, d'un côté pour le manque de renseignements sur la situation de l'intérieur de la forêt amazonienne, de l'autre côté pour le peu d'importance qu'avait le problème indigène, à cette époque, dans des pays très européens comme l'Uruguay et l'Argentine. Cependant, le géographe ne manque pas de remarquer des épisodes, comme le massacre des Indiens Tamayo en Brésil à l'époque de la fièvre de l'or : « Les chasseurs paulistes, courant à la poursuite du gibier humain, pour alimenter d'esclaves les mines et les plantations, contribuèrent aussi à la destruction de la race des Tamayo. »<sup>50</sup>

La même République argentine, dont Reclus avait beaucoup apprécié la Constitution fédéraliste de 1853, n'est pas acquittée par le géographe anarchiste, qui remarque comme la construction de cette nation avait causé, encore dans la première moitié du siècle, le refoulement du peu d'Indiens qui restaient. « Le retour de la paix intérieure devait avoir pour conséquence de refouler à nouveau les Indiens vers le sud, d'autant plus que ceux-ci diminuaient rapidement en nombre, à mesure que

---

<sup>47</sup> Ibid., p. 409.

<sup>48</sup> Ibid., p. 547.

<sup>49</sup> Ibid., p. 531.

<sup>50</sup> NGU, vol. XIX, cit., p. 308.

croissaient les Argentins. »<sup>51</sup>

C'est à propos du Paraguay que Reclus revient sur l'importance du métissage, que la survivance d'un bon nombre de descendants des Guaranis rendait possible dans la petite république sud-américaine. Il est décidément une intéressante déclaration d'antiracisme que d'affirmer que la « race » la plus « humaine » est la plus mélangée.

Le mélange des nègres et des indigènes guarani paraît très favorable à l'embellissement de la « race » (...) la population de l'Amérique méridionale est la plus « humaine », celle dans laquelle les éléments originaires les plus caractéristiques, l'indien, le noir d'Afrique, le blanc d'Europe, se sont les mieux fondus. Là se constitue physiquement la race représentative de l'espèce humaine en son entier.<sup>52</sup>

### *Conclusion : une posture très claire*

Malgré ceux qui ont parlé de « colonialisme », le dépouillement des textes originaux de Reclus démontre que sa prise de distance à l'égard des actions de l'Europe dans le reste du monde est très nette, très explicite, et n'épargne aucune nation européenne ni période historique.

Les idées évolutionnistes du géographe ne s'appliquent évidemment pas à une démarche historiciste telle que l'intentaient les élaborations philosophiques visant une universalisation du modèle européen, que les études postcoloniales abordent d'après les travaux de Dipesh Chakrabarty.<sup>53</sup> L'idée reclusienne de progrès est évidemment quelque chose de plus complexe et de moins linéaire. D'un côté, le géographe anarchiste refuse explicitement l'idée rousseauienne du « bon sauvage » et de l'état de nature, car il croit fortement au progrès des connaissances techniques et scientifiques. De l'autre côté, il prête toujours attention à des aspects de la culture desdits « primitifs », tels que l'égalitarisme et le pacifisme de certaines tribus, les différentes stratégies d'adaptation au milieu etc., car il croit que l'unification de l'humanité ne doit pas être un processus à sens unique, mais que les prétendus « inférieurs » auraient beaucoup de choses à apprendre aux soi-disant « civilisés ».

---

<sup>51</sup> Ibid., p. 682.

<sup>52</sup> Ibid., p. 57.

<sup>53</sup> D. Chakrabarty, *Provincializing Europe, postcolonial thought and historical difference*, Princeton, Princeton University Press, 2000.